

Par Pedro Morais

L'alchimie Techno-Folk de Jonathan Martin

Du cinéma psychédélique aux fanzines et posters, c'est tout un imaginaire de la culture underground qui traverse le travail de Jonathan Martin et remplace le récit canonique de l'histoire de l'art par des filiations vernaculaires. La sorcellerie ou les débuts de l'informatique sont vus par le prisme des fables, de l'art folk ou de Disney. Il proposera l'année prochaine une performance au Plateau-FRAC Île-de-France et la présentation du fanzine *Turpentine* au Mac/Val à Ivry-sur-Seine. Il a exposé au 57^e Salon de Montrouge en 2012.



Jonathan Martin, *Bread-and-butterfly*, 2016, poster, impression digitale, A0. Courtesy de l'artiste.

IL Y A DES PARALLÈLES POSSIBLES ENTRE LA DÉMARCHE D'HARRY SMITH ET CELLE DE JONATHAN MARTIN

— S'il y a une histoire artistique qui regorge de figures hors normes, de pratiques radicales et d'engagements progressistes avant l'heure, c'est le cinéma expérimental. De nombreux artistes restés dans l'ombre sont redécouverts du fait d'une relecture de l'histoire de l'art visant à intégrer des personnalités défiant les conventions sociales (Carolee Schneemann, Maria Klonaris & Katerina Thomadaki) ou étrangères au récit canonique du modernisme (Piero Heliczer, Étienne O'Leary). Chaque fois que l'avant-garde s'enferme derrière la porte du dogmatique rationnel et linéaire, c'est son refoulé inconscient et indomptable qui rentre par la fenêtre. L'une de ces figures marginales devenues centrales est Harry Smith, légende urbaine new-yorkaise des années 1950-1960, auteur de films alchimiques et cosmologiques, ainsi que d'une anthologie mythique de la musique folk américaine. Selon Greil Marcus, ce recueil « accordait autant de valeur aux ballades parlant de meurtres, d'explosions d'extase mystique, de morale, de mises en garde ou de révélations hédonistes, démontrant l'existence d'une Amérique gothique de terreur et de délivrance à l'intérieur de l'Amérique officielle de l'angoisse et de la réussite ».



Jonathan Martin, *Nicki Minaj*, 2016, dessin A4 publié dans *Turpentine IV*, 2016. Courtesy de l'artiste.

/...

L'ALCHIMIE
TECHNO-FOLK
DE JONATHAN
MARTIN

SUITE DE LA PAGE 12 Il y a des parallèles possibles entre la démarche d'Harry Smith et celle de Jonathan Martin. Élevé dans un environnement familial hippie, nourri à Carl Jung et Wilhelm Reich, le jeune artiste a étudié au lycée autogéré de Paris en amateur de la BD de Blutch, de jazz du label Tzadik ou du cinéma d'animation période Betty Boop ou Krazy Kat. Son premier



Jonathan Martin, image extraite de *Veruca Salt*, 2016, film 16 mm, transfert digital. Courtesies de l'artiste.

film reprenait un morceau de musique extrait de l'anthologie d'Harry Smith et joué par des paysans du Mississippi. Grattés directement sur la pellicule, des lignes se croisent, rappelant le cinéaste Len Lye et ses influences de la culture maori et aborigène. « *Je m'intéresse à l'art folk et outsider où je trouve de nombreux parallèles avec le modernisme, souligne l'artiste, que ce soit le minimalisme des couvertures Navajo ou l'influence de la locomotive auprès des musiques rurales et savantes* ». Poursuivant une logique artisanale *do it yourself*, il lance en 2013 à Los Angeles le fanzine *Turpentine* avec les artistes Jean-Luc Blanc, Michel Blazy et Mimosa Echard. « *Je ne sais pas s'il est possible de parler d'un revival actuel des fanzines, cette tradition d'autoédition peut remonter jusqu'à William Blake, nuance l'artiste. Il était un autodidacte et parlait déjà des acides utilisés pour ses gravures comme d'un produit infernal et corrosif qui dissout la matière et ouvre les portes de la perception* ». Cet intérêt pour les dimensions altérées de la perception est évoqué dans *Rosefilm*, où un geste machinal de la main fonctionne comme un mantra solaire accompagné d'une musique drone réalisée à partir d'enregistrements de Kate Bush. Dans ses films et posters, il filtre des formes de spiritualité par le

Jonathan Martin, image extraite de *Rosefilm*, 2013, film 16 mm, transfert digital. Courtesies de l'artiste.

biais de la fable et de la culture populaire, et établit des passages inattendus avec le début de l'informatique (issu de la technocratie militaire, il a été développé par la contre-culture hippie). Pour le film *The Rings*, il est ainsi allé tourner dans le laboratoire du mathématicien pionnier Alan Turing en évoquant la fascination de ce dernier pour le film *Blanche-Neige* de Disney (il s'empoisonnera d'ailleurs avec une pomme). L'un de ses proto-ordinateurs dans le film s'appelle Sorcière. Les posters-collages de Jonathan Martin sont d'ailleurs traversés uniquement par des communautés de femmes : une société autarcique et solaire, empruntant à Lewis Carroll, à la peinture des préraphaélites, aux films d'horreur ou aux manuels hippies naturistes ou d'apprentissage de la sorcellerie des années 1960. Son travail serait-il envoûté par la nostalgie d'une période fantasmée ? « *Il s'agit plutôt d'un continuum de filiations et d'une contre-histoire qui s'actualise en permanence, dit-il. Le groupe Nirvana, dont je joue un morceau à l'envers pour un de mes films avait rencontré Burroughs. Quand je dessine Nicki Minaj couronnée du disque solaire de la mythologie égyptienne, j'évoque autant l'afro-futurisme de Sun Ra que la mythologie du hip-hop autour des textes de Cheikh Anta Diop sur l'Égypte comme première civilisation noire* ». Passionné d'histoire vernaculaire, Jonathan Martin conclut en expliquant l'omniprésence de la culture anglo-saxonne dans son travail : « *La culture folk en France est immédiatement rattachée à un régionalisme toléré. L'idée que le peuple puisse avoir une culture paraît insupportable* ».

L'HOMME AUX CENT YEUX (LA GRANDE REVUE), avec Julien Perez et Hedwig Houben, le 21 avril 2017, Plateau-FRAC Île-de-France, 22 rue des Alouettes, 75019 Paris, <http://www.fraciledefrance.com>

LANCEMENT DU CINQUIÈME NUMÉRO DE TURPENTINE, avec Jean-Luc Blanc, Mimosa Echard et invités, avril 2017, Mac/Val, Place de la Libération, 94400 Vitry-sur-Seine, <http://www.macval.fr>



Texte publié dans le cadre du programme de suivi critique des artistes du Salon de Montrouge, avec le soutien de la Ville de Montrouge, du Conseil général des Hauts-de-Seine, du ministère de la Culture et de la Communication et de l'ADAGP.